JULIETTE FEBRERO

Les diseuses de mésaventures

Tome 1

À ma famille,
qui même sans super-pouvoirs
est tout aussi magique.

1

UNE VISION AU GOÛT D'ÉPINARD

La première fois que c'était arrivé, j'étais au lycée. En cours d'histoire avec madame Joly, pour être exacte.

Au début, je ne m'étais pas inquiétée.

Quand on grandissait au sein d'une famille de sorciers, on avait l'habitude des choses qui sortaient de l'ordinaire. Mais dans le panel des trucs étranges dont je faisais l'expérience au quotidien, ça, c'était complètement nouveau.

Ce jour-là, l'horloge avançait aussi rapidement qu'une tortue. La classe était étonnamment paisible, bercée par la douce voix de madame Joly qui nous contait l'histoire de la création de Rome. Les élèves l'écoutaient en silence, transportés par le récit. La lumière tamisée de la salle et le ronronnement des néons du plafond créaient un bruit de fond apaisant.

J'avais passé la moitié du cours à observer la pendule, luttant pour garder les yeux ouverts. À ma gauche, Julius s'amusait à colorier un carreau sur deux de son cahier.

Alors que la grande aiguille glissait de 44 à 45 et que je me demandais pourquoi mes pouvoirs ne me permettaient pas d'accélérer le temps, j'eus le malheur de m'assoupir.

C'était rare qu'un rêve me paraisse aussi réel. J'avais quitté la salle de classe et me trouvais au cœur du gymnase. Ce grand espace avec son sol en caoutchouc vert, propre et bien rangé, était méconnaissable. Les gradins étaient recouverts de citrouilles de différentes tailles, de toiles d'araignées et de guirlandes dont la lumière orange se reflétait sur les visages.

Toutes les personnes autour de moi étaient déguisées et riaient. Une multitude de costumes, des plus étranges aux plus recherchés, se pressaient dans le gymnase. Un zombie, dont le maquillage commençait à s'estomper, traînait sa jambe boiteuse, un prisonnier en combinaison orange portait des menottes en plastique, un Superman arborait fièrement ses muscles en mousse. Malgré leurs déguisements, je reconnus mes camarades de classe.

J'avançais parmi eux, prête à me joindre à l'euphorie générale, lorsque soudain un frisson me parcourut. L'air était devenu glacial. Au milieu de la foule, quelque chose apparut.

Figée sur place, je ne pus m'empêcher de contempler la sombre silhouette prenant vie au centre de la salle, se transformant en un corps long et déformé. Ses bras tordus et contorsionnés touchaient presque le sol. Elle fit un mouvement dans ma direction d'un pas silencieux, comme si elle volait. Je reculai.

Malgré son aspect effrayant, je ne pouvais détacher mon regard de la créature, persuadée de l'avoir déjà vue. Mais où ? C'était comme ces visages familiers que l'on croisait au supermarché ou sur le chemin de l'école et qu'on avait pourtant du mal à reconnaître.

Une douleur au bras me fit sursauter et me ramena à la réalité. Je me redressai sur ma chaise afin d'apercevoir la pendule au fond de la salle : 11 h 46. Julius venait de me pincer.

— Aïe !

— Tu t'endors en cours maintenant ? se moqua-t-il.

Il avait cessé ses gribouillages et me dévisageait.

— Je ne dormais pas, je reposais simplement mes yeux, répondis-je en me frottant le bras.

Ce n'était pas la seule partie de mon corps qui souffrait : les battements de mon pouls résonnaient douloureusement à l'intérieur de mon crâne, comme si on m'assénait des coups de marteau. Julius pencha son visage constellé de taches de rousseur vers moi, baissant la voix pour que personne ne l'entende.

— Tu sais que ton stylo n'est pas ensorcelé pour écrire la leçon tout seul ?

Je levai les yeux au ciel.

— Elle doit bien exister cette incantation, répliquai-je.

Je connaissais Julius depuis toujours. Ses grands-parents étaient très proches des miens. Nos pères étaient les meilleurs amis du monde et, avec nos deux mois d'écart, on était inévitablement devenus inséparables.

À notre entrée en sixième (ma grand-mère nous tuerait si elle apprenait ça), Julius et moi avions jeté un sort pour être sûrs de nous retrouver dans la même classe chaque année. À l'époque, j'étais plus grande de dix centimètres. Maintenant, en seconde, il me dépassait d'une bonne tête. Avec ses boucles blondes, ses yeux noisette et sa peau de pêche (il se vantait toujours d'avoir été épargné par l'acné), Julius ressemblait à un ange.

La famille de Julius, les Pillard, était la seule autre famille de sorciers que je connaissais et qui habitait notre petit village de la banlieue parisienne. De nos jours, les grandes familles comme les nôtres se faisaient rares, la plupart des sorciers étant des êtres solitaires.

Je me massai les tempes, espérant faire disparaître ce début de migraine et le souvenir désagréable de cette hideuse créature. Mais rien à faire, elle s'était imprimée dans mon esprit.

— Ça va, Eddy ? Tu es toute pâle, me dit Julius.

— J'ai seulement mal à la tête.

Julius me scruta de haut en bas, comme s'il ne me croyait pas, avant de se remettre à ses gribouillages, son activité préférée.

La sonnerie annonçant la fin du cours et la pause-déjeuner retentit quelques minutes plus tard.

À midi, on nous servit des épinards pour la seconde fois cette semaine. Je tentai de cacher mon dégoût quand la dame de la cantine me tendit mon assiette, l'air blasée. Et moi qui pensais que manger aiderait mon mal de tête à disparaître !

À table, je proposai mon assiette à Julius, qui, lui, avalait tout et n'importe quoi. Il me l'échangea contre son pain, que je mangeai accompagné d'un morceau de fromage.

La cantine du lycée était immense, bruyante et il y régnait toujours, allez savoir pourquoi, une odeur de poisson. Le sol carrelé était collant, à cause des nombreux plateaux renversés et des idiots qui provoquaient des batailles de nourriture. Quelques semaines plus tôt, le jour de la rentrée, Julius et moi avions été émerveillés de découvrir une cantine aussi grande, où les longues tables rectangulaires et les larges fenêtres qui offraient une vue sur toute la cour nous donnaient

l'impression d'être dans une série télévisée américaine. Notre euphorie avait cessé lorsque nous nous étions rendu compte que les plats étaient médiocres, qu'il était impossible d'avoir une conversation sans crier et que, malgré la taille des tables, il était difficile de trouver une place.

Deux plateaux s'ajoutèrent à notre table. Andréa prit place à côté de moi et Lucie s'installa en face.

— Je te dis que Sam et Chloé ont déjà mis ces costumes l'année dernière ! dit Lucie.

— De quoi est-ce que vous parlez ? demandai-je tout en grignotant mon fromage.

— De nos costumes pour la soirée d'Halloween.

— Et alors ?

Je me redressai, curieuse.

— C'est une surprise, répondit Andréa en jetant ses cheveux bruns derrière son épaule.

Julius leva les yeux au ciel. Depuis le collège, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi j'étais amie avec ces deux filles. Andréa et Lucie passaient leur temps à discuter de la vie des autres et connaissaient chaque détail sur tout le monde. Depuis que l'on était au lycée, ça ne s'était pas arrangé. Je m'étais prêtée au jeu, amusée par leurs commérages. Elles m'avaient initiée au maquillage, me conseillaient les couleurs qui s'accordaient à mon teint et veillaient à ce que je suive les nouvelles tendances. Me couper une frange, leur dernière idée, me donnait, selon elles, du « caractère », et j'avouais avoir été conquise par le résultat.

En résumé, elles jouaient le rôle de mes anges gardiens dans le monde terrible du lycée.

— Et toi, Eddy, tu as trouvé ton costume ? demanda Lucie tout en grimaçant devant ses épinards.

— J'ai quelques pistes, mais je n'y ai pas vraiment réfléchi.

C'était un mensonge. Depuis plusieurs semaines, je ne pensais qu'à cette fête.

Vous voyez, la soirée d'Halloween était vraiment la soirée à ne pas rater. Le 31 octobre, les élèves du lycée se réunissaient au grand gymnase pour danser jusqu'au bout de la nuit. Cette soirée déguisée était toujours inoubliable : des nouveaux couples, des ruptures, des costumes exceptionnels, des secrets révélés…

En bref, si vous n'y alliez pas, vous manqueriez ce qui allait être le sujet des conversations durant les semaines à venir.

Cela faisait de nombreuses années que je rêvais d'y aller, et cette année, j'étais en seconde, ce qui m'autorisait enfin à m'y rendre ! Pendant des semaines, j'avais traîné Julius dans des tas de boutiques, à la recherche du costume parfait pour marquer le coup. Je voulais un costume original et unique. Il y a quelques jours, j'avais déniché une large robe violette, beaucoup trop grande, mais qui m'avait donné une idée. Mon meilleur ami avait été très étonné de me voir repartir avec « cette espèce de torchon géant », comme il l'avait appelée. J'avais ignoré ces remarques, très fière de mon idée. À mesure que la date approchait, l'excitation montait, ce n'était pas vraiment surprenant d'en avoir rêvé.

Lucie secoua la tête d'un air réprobateur.

— Tu devrais te pencher dessus, sinon la soirée va arriver et tu n'auras pas de costume.

— Oui, tu pourras toujours venir en sorcière ou quelque chose du genre, mais c'est vraiment pas original, ajouta Andréa.

— Ouais, les sorcières, c'est du déjà-vu, renchérit Lucie.

Je retins un rire et jetai un œil à Julius. Ce dernier avait un petit sourire en coin.

La plupart des gens trouveraient sûrement ça fantastique d'être une sorcière. Et ça l'était. Seulement, ne pas pouvoir révéler la vérité à mes amies me pesait. Je me languissais de pouvoir les inviter à une soirée pyjama ou d'organiser ma propre fête, mais au manoir, nous avions une règle : éviter au maximum de convier des personnes non magiques. Une règle instaurée par ma grand-mère.

De nos jours, les sorciers étaient très rares. Nous vivions cachés parmi les humains, essayant de vivre une vie normale. Pas d'école de magie ou d'aventures, nous devions nous contenter du typique lycée de la banlieue parisienne et survivre aux cours de maths, comme tout le monde.

— Oh, tu pourrais être Catwoman, tu serais vraiment sexy, s'exclama Lucie en tapant dans ses mains.

— Et Julius pourrait être Batman ! compléta Andréa, visiblement enchantée par l'idée.

Julius ne prit même pas la peine de relever la tête de son assiette.

— Désolé, les filles, j'ai déjà prévu mon costume.

— Et on pourrait savoir ce que c'est ? l'interrogea la brune, curieuse.

— C'est une surprise, répondit Julius avec un sourire malicieux.

Puis il enfourna une énorme fourchette d'épinards dans sa bouche, ce qui lui valut un regard de dégoût de la part de Lucie.

D'autres personnes rejoignirent la table : deux garçons de ma classe, des amis de Julius. Théo, un grand brun à la peau noire, qui était le sujet de fantasme de beaucoup de filles, et Charlie, qui avait quinze ans, mais paraissait en avoir treize, et possédait un humour un peu douteux.

— Et vous, les garçons, en quoi vous allez vous déguiser ? demanda aussitôt Andréa.

— Je ne suis même pas sûr de venir, cette fête m'a l'air un peu ridicule, répondit Théo.

Il prit place à côté d'elle et passa son bras autour de ses épaules. Il était évident qu'il la taquinait, tout le monde savait qu'il en pinçait pour Andréa. Pourtant, celle-ci s'offusqua.

— Très bien, ne viens pas, ça nous fera des vacances !

Elle retira le bras de Théo et fit mine d'être très intéressée par le contenu de son assiette. Ce dernier ricana et essaya de regagner son attention en la chatouillant. Mon amie le somma d'arrêter.

— Ne te vexe pas, se défendit Théo, bien sûr que je vais venir, et déguisé en prisonnier ! Combinaison orange et menottes : la totale quoi !

Je faillis m'étouffer avec mon fromage. N'était-ce pas lui qui portait ce costume dans mon rêve ? Des images de la terrifiante apparition me revinrent en mémoire. Des frissons glacés parcoururent ma colonne vertébrale. La vue de ses longs membres me donnait la chair de poule et la nausée.

Julius interpréta mon expression comme un profond dégoût envers les épinards.

— Oh, ne fais pas cette tête, Eddy ! Ce n'est pas aussi mauvais que ça en a l'air, me dit-il.

— Tu veux mon assiette aussi, Julius ? proposa Lucie.

Julius secoua la tête.

— Tu devrais manger autre chose que du pain, me sermonna-t-il, tu es encore toute pâle.

Je lui répondis par une grimace.

— Allez, si tu manges un peu d'épinards, je te révèle mon costume pour Halloween.

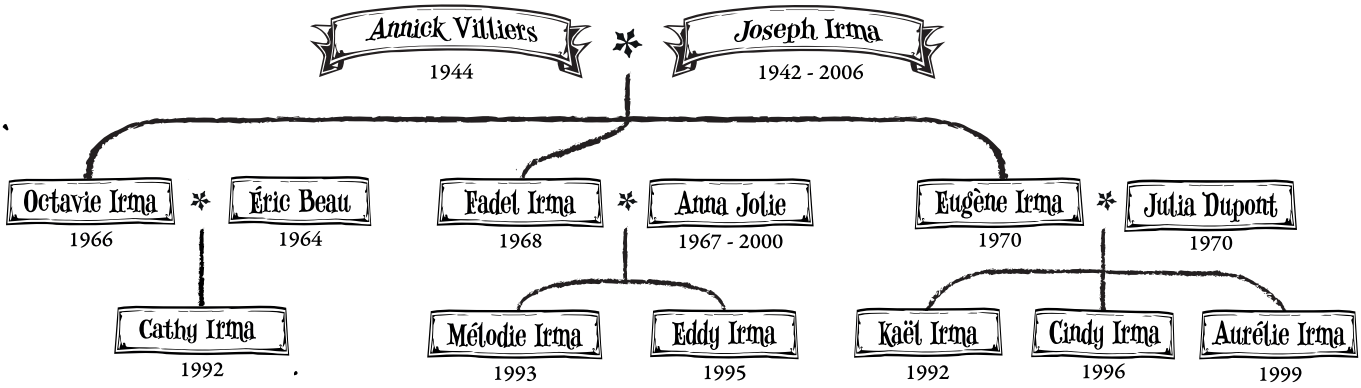
— Oh, Julius, je te connais depuis quatorze ans, je sais déjà ce que tu vas porter. J'hésite entre un costume de zombie et un personnage de Scooby-Doo.

À la tête de mon meilleur ami, je sus que j'avais vu juste, et j'éclatai de rire.

— Ne crois pas que tu vas me faire avaler un truc qui sent la chaussette !

Julius recommença à manger en marmonnant des propos incompréhensibles. La conversation reprit. J'écoutais d'une oreille distraite l'histoire d'Andréa qui se vantait d'avoir surpris, quelques jours avant, deux de nos professeurs en train de s'embrasser. Mon esprit divaguait, essayant d'ignorer ce mal de tête abominable et l'étrange sensation que ce n'était pas la première fois que je croisais le chemin de cette entité monstrueuse.

Famille IRMA



2

LA FAMILLE MYSTÈRE

À dix-sept heures, la sonnerie annonçant la fin des cours retentit enfin. Dans les couloirs, les rires, les discussions et les cris enthousiastes résonnaient. Piétinant au milieu de la marée d'élèves, je me dirigeai vers la sortie, Julius sur les talons. À l'extérieur, la cour était parsemée de sacs à dos colorés, de tenues vestimentaires variées et plusieurs groupes d'amis étaient rassemblés en cercle, partageant sûrement les anecdotes de la journée.

Adossée contre le portail du lycée, les bras croisés, m'attendait ma sœur.

— Ça va ? me demanda-t-elle en me voyant. Tu as une mine affreuse.

Quel tact, comme toujours ! Je restai muette et lui jetai un regard noir.

— C'est ce que je lui ai dit ! Mais apparemment, tout va bien, renchérit Julius.

Mélodie lui sourit et les joues de ce dernier s'empourprèrent. Je me retins de ricaner. Julius avait un faible pour Mélodie depuis des années. On pouvait le comprendre, ma grande sœur était ravissante, dotée d'un teint parfait et de longs cils noirs qui entouraient ses yeux marron. Ses cheveux bruns, plus clairs que les miens, étaient aujourd'hui coiffés en arrière grâce à un serre-tête et tombaient en de superbes boucles dans son dos. De plus, elle avait hérité, depuis quelques années, d'une belle poitrine, dont j'attendais encore l'apparition pour ma part.

Julius ne me l'avait jamais avoué, mais tout le monde le voyait. J'étais étonnée que Mélodie ne l'ait pas deviné.

Cathy arriva au même moment en criant :

— Enfin, éloignons-nous de ce lycée de malheur !

Comme Mélodie, ma cousine était en classe de terminale, même si elle avait en réalité un an de plus. Elle avait raté son bac en juin dernier et avait passé le reste de l'été à tenter de convaincre sa mère de ne pas retourner au lycée. Tante Octavie n'avait pas cédé.

Contrairement à ma sœur, en route vers la mention très bien, ma cousine détestait l'école et ne cessait de répéter qu'elle ne comprenait pas pourquoi une famille de sorciers comme nous avait besoin de suivre des cours. Opinion avec laquelle j'étais d'accord, on aurait tous préféré étudier à Poudlard, l'illustre école des sorciers.

— Grenier nous a encore donné une dissert à faire en philo. Non mais vous y croyez à ça ? Comme si j'avais le temps pour ces conneries !

Cathy sortit son inséparable boîte de chewing-gums de son sac d'un air agacé.

— En plus, il nous file les mêmes sujets que l'année dernière. Ah, si j'avais su, je n'aurais pas brûlé tous mes cours.

Elle secoua sa boîte.

— Et en plus, je n'ai même plus de gomme ! cria-t-elle d'un ton désespéré.

Elle jeta de façon dramatique la boîte vide dans une poubelle non loin.

— D'ailleurs, Mel, tu peux me filer ton TP de physique ? Je n'ai pas fini de le recopier.

Ma sœur sembla se retenir de l'étrangler.

— Tu n'aurais pas besoin de le recopier si tu écoutais ! Les cours de monsieur Breton sont extrêmement enrichissants !

Nous l'observâmes tous les trois comme si elle avait perdu la raison.

— Qu'est-ce que je me fiche de connaître le pH de l'eau de javel, répliqua Cathy en accompagnant ses propos d'un grand geste de la main.

— C'est vrai que je n'en vois pas l'utilité, commentai-je.

Ma cousine me fit un sourire entendu tandis que Mélodie lâchait un grognement tout en s'éloignant du trottoir rempli d'élèves ravis d'avoir terminé leur journée.

— Ah, comme j'ai hâte d'être à l'université !

— « Je pourrais enfin étudier tous ces sujets passionnants sans que personne me dérange ! », l'imita Cathy d'une voix fluette.

— « Et ce sera terminé toutes ces histoires de sorcières ! », complétai-je, avant d'éclater de rire, tout comme ma cousine.

Ma sœur considéra les autres élèves autour de nous, puis nous somma de, je cite, « la fermer ». Mel préférait se fondre dans la masse et évitait à tout prix d'attirer l'attention. En vérité, elle n'avait jamais apprécié ses pouvoirs, elle aurait préféré avoir une vie banale.

Au contraire, Cathy était extravagante et adorait se faire

remarquer : grande, bien foutue et des yeux bleus qui faisaient craquer la plupart des garçons. Ce que ma cousine aimait par-dessus tout, c'était se teindre les cheveux : roux, bleu, rouge, noir… Ce mois-ci, ils étaient rose pâle et elle venait de se faire un piercing au nez.

— Bon, on rentre ? dis-je.

Rire m'avait fait oublier ma migraine durant un instant, mais j'avais tout de même hâte de me blottir dans mon lit.

Julius nous souhaita une bonne soirée et prit la direction opposée. Nous marchâmes jusqu'à nos maisons respectives, qui n'étaient qu'à quinze minutes du lycée.

Nous rentrions à la maison en empruntant des ruelles étroites, loin du grand boulevard saturé de monde à cette heure-ci. Dans les rues pavées, une lumière dorée se faufilait entre les bâtiments et venait réchauffer mon visage. Pour une après-midi d'automne, il faisait particulièrement doux. Les feuilles des arbres arboraient un savant mélange de rouge, de jaune et d'orangé.

Je m'amusais à disperser les tas de feuilles, perdue dans mes pensées, tandis que Cathy s'était transformée en moulin à paroles et que Mélodie l'écoutait en répondant des « hmm hmm » ou des « ah oui ? ».

Notre cousine nous quitta au début de la rue, devant le petit appartement où elle habitait avec sa mère, tante Octavie. Grand-mère trouvait ridicule le fait qu'elle loue un appartement se situant dans la même rue alors qu'il restait plein de chambres vides au manoir. Elle avait insisté de nombreuses fois, mais ma tante avait toujours refusé, sans doute trop attachée à sa liberté.

Quand Cathy fut partie, ma sœur m'assaillit de questions.

— Alors ? Tu vas me dire ce qui ne va pas ?

Je poussai un profond soupir. Ce qu'il y avait d'embêtant dans une famille de sorciers, c'était que certains avaient des aptitudes particulières. Mélodie, par exemple, avait un don d'empathie. C'est-à-dire qu'elle ressentait les émotions des autres. Heureusement, elle ne lisait pas dans les pensées, mais elle savait toujours quand quelque chose n'allait pas.

— Rien de spécial, j'ai seulement mal à la tête, mentis-je.

Elle me détailla comme un chercheur derrière son microscope, avant de se détourner. Quand on grandissait avec une sœur empathique et une grand-mère qui pouvait prévoir l'avenir, c'était difficile de garder un secret. Ma grand-mère, madame Irma, était une sorte de célébrité chez les sorciers. Elle possédait un don de voyance très rare qui se transmettait de génération en génération aux femmes de notre famille. De toute façon, les hommes n'étaient pas très nombreux chez nous, notre cousin, Kaël, et son père, oncle Eugène, étaient les seuls.

Je ne connaissais pas grand-chose du don de ma grand-mère. Quand j'étais petite, j'étais persuadée qu'elle savait et voyait tout. En grandissant, je m'étais vite rendu compte qu'elle ne voyait pas tout et que les sucettes que je volais à l'épicerie étaient le cadet de ses soucis. L'avantage, c'était que j'étais devenue une menteuse hors pair.

J'étais à la traîne et accélérai le pas pour rattraper ma sœur. Après quelques secondes d'hésitation, je me décidai à lui parler de mon rêve. Peut-être aurait-elle une explication à me donner, elle qui savait toujours tout.

— C'est seulement que je me sens bizarre depuis que j'ai fait ce rêve.

Elle haussa un sourcil.

— Quel rêve ? Cette nuit ?

— En fait, c'était en cours d'histoire…

— Tu t'es endormie en cours !

— Arrête de m'interrompre ! m'énervai-je.

Ma sœur fit mine d'être outrée par le ton de ma voix.

— Je t'en prie, continue.

— Tu ne me donnes vraiment pas envie de te raconter !

Mélodie secoua la tête tandis que je donnais un coup de pied dans un tas de feuilles. Un léger silence suivit, avant qu'elle ne revienne à la charge.

— Et donc, tu ne vas pas me raconter ?

— Ce n'était pas important de toute façon, marmonnai-je, vexée.

Nous arrivâmes devant le gigantesque portail noir et rouillé du manoir. Ma sœur me bouscula pour entrer la première.

— Ce que tu peux être susceptible ces derniers temps, dit-elle d'un ton cassant.

J'étais peut-être susceptible, mais elle avait le don d'être agaçante au plus haut point. Elle m'ignorait les trois quarts du temps, ne me racontait rien et m'accusait de vouloir faire mon intéressante chaque fois que j'ouvrais la bouche. Après ça, elle espérait encore que je me confie à elle ? Elle se fourrait le doigt dans l'œil.

Pour seule réponse, je l'imitai d'une voix geignarde. Grâce au grincement effroyable du portail qui s'ouvrait, Mel ne m'entendit pas. D'aussi loin que je me souvienne, ce portail avait toujours été en mauvais état. On demandait sans cesse à Grand-mère de le changer, mais elle répondait à chaque fois la même chose : « La décoration n'est pas une priorité ».

Le manoir appartenait à notre famille depuis des générations. Ma grand-mère l'avait hérité de sa mère, car son frère aîné n'en avait pas voulu. Je pouvais facilement comprendre pourquoi,

cette maison était effrayante. Si je n'y avais pas grandi, je n'aurais pas eu le courage d'y mettre les pieds.

J'y habitais depuis l'âge de quatre ans. Mes grands-parents nous avaient recueillies après ce qui était arrivé à mes parents. La version « officielle », celle que l'on racontait lorsque nos professeurs, nos camarades de classe ou un voisin nous questionnaient, était qu'ils avaient été victimes d'une terrible fuite de gaz. En réalité, ils avaient été attaqués par une créature maléfique, un démon. Ma mère n'avait pas survécu et mon père, à l'hôpital, oscillait entre la vie et la mort, dans le coma. Maman n'étant pas une sorcière et mes grands-parents maternels ignorant tout de la situation de mon père, ma grand-mère paternelle avait jugé préférable qu'on vienne habiter avec elle. Sûrement, car elle aimait garder le contrôle sur tout.

Le manoir était entouré d'un immense jardin, laissé à l'abandon depuis quelques années. Les herbes folles, les pissenlits, le chiendent et les ronces poussaient à leur guise et les feuilles mortes s'entassaient. Les murs qui encerclaient la propriété étaient recouverts de lierre, refuge des oiseaux et des insectes. En journée, la sauvagerie du jardin était accueillante et apaisante, mais dès la nuit tombée, l'obscurité estompait les détails familiers, et mon imagination se mettait à galoper. Les troncs des arbres et les buissons prenaient des formes étranges, donnant l'impression que quelque chose ou quelqu'un s'y cachait. Grand-mère nous assurait qu'elle allait appeler un jardinier, mais elle ne s'en était jamais occupée.

De la rue, le manoir ne passait pas inaperçu et il n'était pas rare que quelques passants s'arrêtent et l'observent à travers les barreaux du portail. Le lierre envahissait sa façade de pierre grise et rouge. Seul le toit de tuiles avait été épargné.

Après avoir refermé le portail, nous traversâmes le chemin

de dalles qui conduisait jusqu'à la porte d'entrée, perchée en haut d'une bonne poignée de marches. Au pied de celle-ci étaient exposées deux statues de petits anges. L'un jouait de la harpe et le second, à qui il manquait un pied, tirait à l'arc. Avec Julius, quand nous étions enfants, nous les appelions Peditus et Miralus. Nous racontions qu'ils étaient les gardiens de la maison.

À l'entrée, Béatrice, notre gouvernante, nous accueillit chaleureusement et nous informa que Grand-mère était en pleine séance dans son cabinet et qu'elle finirait très tard. Mélodie marmonna un « merci » et grimpa les marches pour rejoindre sa chambre. Chaque lundi, nous avions notre leçon de magie dès notre retour du lycée. Mais parfois, comme ce soir, notre leçon était annulée. Mélodie se retrouvait alors avec son emploi du temps tout chamboulé, ce qui la contrariait fortement. Je remerciai Béatrice de nous avoir prévenues et cette dernière retourna à ses tâches ménagères. Je grimpai les larges escaliers à mon tour, jusqu'à ma chambre.

Le manoir possédait trois étages et était tellement immense qu'il était facile de s'y perdre. Toutes ces pièces où l'on avait interdiction de pénétrer et ces soi-disant passages secrets faisaient de lui un véritable terrain de jeu pour un enfant. La décoration de toute la maison semblait figée dans les années soixante-dix. Selon tante Octavie, aucun meuble n'avait été changé depuis son enfance.

Les murs de la montée d'escaliers étaient recouverts d'une tapisserie orange où flottaient différentes photos de famille enchantées. Ma préférée était celle de mon grand-père, entouré de ses six petits-enfants : Cathy, Kaël, Cindy, Aurélie, Mélodie et moi. Grand-père était mort de maladie quatre ans auparavant. Malgré le temps écoulé, une boule de chagrin se

formait toujours dans ma gorge face à cette photo.

Je m'arrachai à sa contemplation et repris ma marche. Comme ma sœur, ma chambre se situait au deuxième étage, tout au fond du couloir, à gauche. Mes fenêtres s'ouvraient sur le jardin, alors que celles de Mélodie donnaient sur l'entrée.

Ma chambre était mon refuge et le seul endroit que je trouvais chaleureux dans cette immense demeure. Comparée aux autres pièces de la maison, elle n'était pas très grande. J'avais placardé contre les murs mauves des affiches de mes groupes de musique préférés et au sol, pour cacher le parquet grinçant, j'avais choisi un tapis à motifs violet et rose. Mon lit à barreaux noirs, couvert de coussins et de plaid, remplissait la moitié de l'espace. Au-dessus de celui-ci, j'avais accroché tout un tas de talismans, d'attrape-rêves et autres babioles qui chassaient les esprits. Mon coin préféré était l'unique et longue fenêtre, encadrée de rideaux blancs : j'adorais m'asseoir sur le rebord pour lire ou écrire dans mon journal intime.

Je jetai ma veste en cuir sur ma chaise et balançai mes baskets au pied de mon lit. Contrairement à Mélodie, j'étais bien contente de repousser la leçon de ce soir. Depuis le cours d'histoire, j'avais cette affreuse migraine qui refusait de s'en aller.

Je songeai de nouveau à mon rêve concernant la soirée d'Halloween tout en fouillant dans mes nombreux sacs et tiroirs, espérant dénicher un cachet d'aspirine. Pourquoi avais-je la troublante impression d'avoir déjà aperçu cet étrange corps noir ? Était-il un mauvais présage, un avertissement de ne pas me rendre à cette soirée ? Une image fugace traversa mon esprit : deux yeux rouges perçant l'obscurité.

Je chassai ces pensées futiles. Mes attentes et mon stress allaient finir par me gâcher cette soirée que j'attendais tant.

Ah ! Je venais de trouver une boîte de comprimés, que je secouai : elle était malheureusement vide. Je grognai. Je ne pouvais en vouloir qu'à moi-même, ma chambre était constamment en pagaille et je laissais traîner n'importe quelle petite chose à faire : jeter de vieux emballages, descendre mes vêtements sales ou les nombreux verres et tasses jusqu'à la cuisine. J'aurais pu décider de le faire à ce moment-là, mais j'abandonnai ma recherche de médicament et m'écroulai sur mon lit. Une sieste serait tout aussi efficace.

La poche arrière de mon jean vibra, troublant ma sieste. Je saisis mon téléphone. C'était un message d'Andréa : elle m'envoyait une photo d'un serre-tête affublé d'oreilles de chat, accompagné d'un message : « *Tu serais trooop mignonne avec !!!* ». Un sourire apparut au coin de mes lèvres. L'idée de Catwoman semblait les avoir convaincues, mais je m'imaginais mal en combinaison noire en latex. De plus, il était peu probable que Grand-mère me laisse sortir dans une tenue pareille.

Je pianotai une réponse en pressant les touches du clavier. Toutes mes copines possédaient des téléphones tactiles, mais je devais me contenter de celui-ci. Grand-mère ne comprenait pas grand-chose à la technologie et, à part le téléphone fixe, n'utilisait aucun appareil électronique. Je n'étais même pas certaine qu'elle sache envoyer un mail.

« *J'ai trouvé quelque chose de mieux, vous verrez !!!* ». Envoyer. Je posai le téléphone sur ma table de chevet en bois noir, ou plutôt au sommet de la pile de livres s'y trouvant.

Étalée sur un coin de mon bureau, la robe violette attendait d'être métamorphosée en costume. Je me levai. Tant pis pour la sieste, j'avais une robe à transformer.

Assise autour de la massive table en bois, la tête entre mes mains, j'observais Béatrice reprendre l'ourlet de ma longue jupe violette. Ses doigts habiles tenaient l'aiguille et passaient le fil de couleur assorti à travers le tissu. La robe, qui était désormais une jupe, était posée devant elle, déployée sur la table. Régulièrement, elle lissait le tissu en satin.

La nuit était tombée. À l'extérieur, le vent soufflait et s'engouffrait dans la cheminée. Les chandeliers de la cuisine éclairaient difficilement la pièce de leur lumière jaunâtre. Sur le feu mijotait une grande casserole qui dégageait une odeur délicieuse et me donnait l'eau à la bouche.

Quelques heures plus tôt, je m'étais vite rendu compte que mes compétences en couture étaient limitées et que j'avais été présomptueuse de vouloir fabriquer mon costume d'Halloween toute seule. J'étais donc descendue implorer l'aide de Béatrice.

Occupée à préparer le dîner, elle avait accepté, mais « seulement pour me montrer comment faire ! ». De fil en aiguille, elle réalisa toute la jupe. Ma migraine s'était estompée, mais je trouvais tout de même le temps long.

— Ça ne serait pas plus facile si on utilisait la magie ? soupirai-je, la tête toujours entre mes mains.

Béatrice esquissa un petit sourire.

— Miss Eddy, votre grand-mère vous répète bien assez que la magie ne sert pas à cela.

Notre gouvernante était, elle aussi, une sorcière. D'après ma grand-mère, elle n'était pas très puissante.

— Je sais. Je sais. Tous les sortilèges ont des conséquences.

Béatrice continuait à glisser le fil dans la jupe, ses yeux gris-vert concentrés sur sa tâche. Elle travaillait au manoir depuis toujours et elle n'avait pas l'air de vieillir. Tous les jours, elle portait les mêmes vêtements : une robe noire, un tablier blanc

et une paire de mocassins. Petite et ronde, elle attachait depuis quelque temps ses cheveux blonds grisonnants en chignon bas.

À ma connaissance, Béatrice était originaire d'Allemagne et Grand-mère l'avait rencontrée durant l'un de ses nombreux voyages. Malgré son accent, son français était parfait, tout comme son italien et son anglais. Elle n'avait ni famille ni amis et vivait avec nous ici. Ses appartements se trouvaient au rez-de-chaussée, au bout d'un long couloir où l'on avait interdiction de pénétrer. Béatrice ne sortait presque jamais du manoir : seulement pour faire les courses ou sa promenade matinale.

La pendule de la cuisine indiquait 19 h 05. L'heure de notre cours avec Grand-mère, mais elle était occupée avec l'un de ses clients. Grand-mère était, même si elle détestait ce mot, ce que j'appelais une « psychologue pour sorciers ». Régulièrement, des sorcières et sorciers venaient la consulter dans son petit cabinet, inquiets de leur avenir. Nous avions l'interdiction formelle d'y pénétrer et j'ignorais ce qu'il se passait exactement durant ces séances.

— Tu sais avec qui Grand-mère a rendez-vous ?

— L'un de ses clients habituels, je présume. Elle m'a seulement informée qu'elle finirait tard.

Évidemment. Grand-mère travaillait toujours tard.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Auparavant, elle n'accueillait aucun client après dix-sept heures. Elle venait nous chercher à l'école et préparait notre goûter, avant de nous donner notre leçon de magie. Mais depuis le décès de mon grand-père, elle s'enfermait dans son cabinet et terminait de plus en plus tard.

Parfois, depuis la fenêtre de ma chambre, je la voyais se diriger au fond du jardin, puis je jurais entendre la voix de mon

grand-père, car elle communiquait avec lui depuis l'au-delà. Si je lui en parlais, elle niait et me sermonnait ensuite en me rappelant qu'appeler les esprits n'était pas sans risque.

Je laissai retomber mes mains contre la table.

— Je me demande ce qu'elle fait, enfermée durant des heures là-dedans.

Béatrice tira une dernière fois le fil, fit un nœud, puis coupa ce qui dépassait. Elle attrapa la jupe presque terminée.

— Elle répond aux questions de ses clients et leur donne un aperçu de leur avenir. Levez-vous, il faut essayer la jupe.

Je me levai, un air boudeur sur le visage. « *Un aperçu de leur avenir* », à chaque fois que je posais des questions, on me donnait le même genre de réponse vague. Grand-mère parlait rarement de son don. Un don exceptionnel qu'une seule sorcière possédait dans le monde entier. Voilà qui avait de quoi vous faire perdre la tête.

J'enfilai la jupe par-dessus mon jean.

— Ah, vous êtes bien maigrichonne, miss Eddy.

Béatrice sifflotait tout en glissant des épingles là où elle devait reprendre la jupe.

— Grand-mère est bien la seule sorcière à posséder le don ?

Notre gouvernante secoua la tête, un air amusé se dessina sur son visage. Elle avait l'habitude de mes questions incessantes, justement car elle était la seule qui voulait bien y répondre.

— Elle est la seule à le posséder actuellement, mais d'autres l'avaient bien avant elle. Et si l'on découpait une fente, cela donnerait du caractère à cette jupe, non ?

Je hochai la tête, approuvant l'idée.

— Je sais bien. Ce que je voulais dire c'est pourquoi il n'y a toujours eu qu'une seule voyante à la fois ?

— Je suppose qu'un don aussi puissant est bien suffisant

dans les mains d'une seule personne, répondit-elle tout en saisissant les ciseaux.

— Est-ce que Grand-mère sait quelle sorcière aura le don après elle ?

Après tout, elle pouvait prédire l'avenir, il devait bien y avoir une liste toute prête des futures voyantes.

— Je crains que non. La magie ne révèle que ce qu'elle souhaite du futur.

Je levai les yeux au ciel. Encore une phrase énigmatique. La « famille mystère » nous conviendrait mieux que « Irma ». Puisque mes questions semblaient condamnées à rester sans réponse, je me tus et laissai Béatrice prendre mes mesures pour le haut du costume.

Infusion du sommeil



Ingrédients

* 4 fleurs de Valériane
* 3 fleurs de lavande
* 20cl d'eau

Préparation

* Faites bouillir l'eau dans une casserole.
* Découpez les fleurs en morceaux.
* Déposez-les dans l'eau bouillante.
* Laissez les plantes infusées et remuez régulièrement.
* Lorsque le mélange devient violet, la tisane est prête.



~ Recette extraite du grimoire ~

Propriétés et bienfaits des plantes magiques

*

de Sofia Da Silva

3

LA TISANE QUI CHASSAIT LES CAUCHEMARS

Je me réveillai, en sueur, terrorisée. Je me redressai dans mon lit, allumai ma lampe de chevet et tentai de calmer ma respiration, en vain.

Cette semaine-là, depuis mon étrange rêve en classe, les migraines et les vertiges étaient devenus mon quotidien. Mais ce n'était pas tout, ce rêve me hantait toutes les nuits.

Il se déroulait toujours de la même manière. Dans le gymnase du lycée, de longues tables avaient été installées, sur lesquelles étaient posés des plateaux en argent rempli de nourriture. Des mini-burgers qui me donnaient l'eau à la bouche, des sablés en forme de citrouilles ou de chapeaux de sorcières, des tonnes et des tonnes de bonbons multicolores… Quant aux boissons, elles étaient contenues dans de minuscules chaudrons en plastique. D'énormes toiles d'araignées et des chauves-souris étaient suspendues un peu partout. Deux grands squelettes pendaient près de la porte d'entrée et tout un tas de citrouilles

était disposé aléatoirement dans la salle. Mon attention était toujours attirée par l'une d'entre elles, visiblement ratée, car son nez ne faisait qu'un avec sa bouche. La salle était remplie de pirates, de fées, de superhéros, d'anges… qui ne semblaient pas me voir.

Soudain, je ressentais un léger picotement sur ma peau, mes poils se dressaient, et je savais ce qui allait suivre. Au milieu de la foule, la créature apparaissait. Au début, elle n'était qu'une ombre sur le sol, une tache noire insignifiante. Peu à peu, cette tache grandissait et se métamorphosait en une silhouette. De loin, elle avait une forme presque humaine, or elle était affublée de longs bras qui effleuraient le sol et son corps semblait fait de cendres, qui se dispersaient derrière elle lorsqu'elle avançait. Sa présence me glaçait le sang. Les jambes en coton, je tentais de me cacher d'elle parmi la foule, mais les personnes autour de moi disparaissaient petit à petit, jusqu'à ce que je me retrouve seule, face à ces yeux rouge sang. En général, je me réveillais à ce moment-là, avec la sensation que mon cœur allait bondir hors de ma poitrine, et comme ce soir, j'étais incapable de me rendormir.

Il était trois heures du matin.

Génial. À peine quatre heures avant que le réveil ne sonne.

Je me recouchai sur le dos et remontai la couette jusqu'à mon menton, comme si elle pouvait me protéger des monstres qui rôdaient. Mon rythme cardiaque ne se calmait pas. Avant cette semaine, cela faisait une éternité que je n'avais pas été la proie de cauchemars. Petite, j'en faisais régulièrement et les réveils en sursaut ne m'avaient pas manqué. Je courais me réfugier dans le lit de ma grande sœur. Maintenant, si je débarquais en clamant que j'avais fait un cauchemar, Mélodie m'enverrait très certainement bouler.

Ma respiration se calma enfin et j'éteignis la lampe, espérant me rendormir. Je me tournai et me retournai, mon cerveau ne me laissait aucun répit. Les cauchemars, en soi, n'avaient rien de bizarre. Mais revivre exactement le même toutes les nuits était tout de même étrange. Que signifiait ce rêve ? Pourquoi me hantait-il ?

Dans l'obscurité, les contours de la créature se dessinaient avec facilité. L'imaginer n'aidait pas mon rythme cardiaque à se calmer ni à accorder du repos à mon esprit, pourtant je ne pouvais m'empêcher de penser à elle. Elle était familière, car elle me torturait déjà des années plus tôt.

Mes derniers cauchemars remontaient aux premiers mois après la tragédie de mes parents. Je ne me souvenais pas exactement de ce qu'il s'y passait, mais une image s'était inscrite en moi, telle une cicatrice. La porte de notre chambre d'enfant qui s'entrouvrait, dévoilant dans l'entrebâillement deux yeux rouges. Les mêmes que dans mon rêve. Pourquoi, après toutes ces années, ce souvenir refoulé venait se mélanger à la fête d'Halloween du lycée ? Ça n'avait aucun sens !

Je finis par rallumer ma lampe, agacée. Je me redressai, frottai mes yeux et mis les pieds hors du lit. Je savais que Grand-mère possédait plusieurs plantes qui aidaient à dormir.

J'ouvris la porte de ma chambre qui grinçait, comme toutes les portes de ce vieux manoir. Le silence qui y régnait me filait les chocottes. Il y avait dans le couloir et tous les escaliers cette affreuse moquette rouge. Sur les murs étaient accrochés de vieux chandeliers, auxquels Grand-mère avait jeté un sort, qui s'allumait magiquement lorsque quelqu'un arrivait au bout du couloir.

En sortant de ma chambre, je tombai nez à nez avec le portrait de Marie-Jeanne Villiers, la tante de Grand-mère.

C'était la dernière sorcière à posséder le don de voyance avant elle. Sur le portrait, elle devait avoir une vingtaine d'années. Ses cheveux châtains étaient soigneusement coiffés en une ondulation élégante, relevant les traits fins et délicats de son visage. Quel que soit l'angle sous lequel on observait la peinture, les yeux tristes de la jeune femme semblaient nous suivre.

Je me détachai du tableau et descendis les deux étages en essayant de faire le moins de bruit possible. En entrant dans la cuisine, je frissonnai quand mes pieds nus rencontrèrent le carrelage glacé. Comme le reste de la maison, la cuisine s'était figée dans le temps. Les murs étaient couverts d'un papier peint défraîchi aux tons jaune moutarde, éclairés par des chandeliers suspendus au-dessus de la massive table en bois. Les armoires et les étagères exposaient une collection d'ustensiles en cuivre et d'assiettes en faïence démodée. Le réfrigérateur, dont la poignée manquait de se décrocher chaque fois qu'on l'ouvrait, semblait tout droit sorti des années soixante. Au milieu de la large cheminée en pierre grise était pendu un gros chaudron en cuivre, un peu cliché à mon goût.

Je me dirigeai vers le haut placard rempli de bocaux au fond de la pièce. La plupart contenaient des herbes ou des fleurs séchées, mais d'autres des insectes, des doigts, des yeux d'animaux… Vous comprenez pourquoi on n'invite personne maintenant.

Je farfouillai parmi eux pendant quelques minutes. Le problème, c'était que je ne savais pas ce que je cherchais. Les potions et les plantes, c'était le truc de Julius. Et Grand-mère n'avait pas pris la peine de mettre une notice d'explication sur chaque pot.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Eddy ?

La voix de ma grand-mère me fit sursauter et je manquai

de lâcher le pot que j'avais dans les mains. Elle se tenait sur le pas de la porte, vêtue de sa longue robe de chambre en soie noire. Décidément, même pour dormir, Grand-mère était toujours élégante. Elle avait les bras croisés contre sa poitrine et un sourcil levé. À plus de soixante ans, Annick Irma était encore une très belle femme. Elle était grande, mince et portait ses cheveux, d'un blanc immaculé, très courts. Ses yeux bleus, identiques aux miens, ne trahissaient aucune émotion.

— Je n'arrive pas à dormir, je cherche une plante qui m'aidera.

D'un pas rigide, Grand-mère se dirigea vers le placard. Elle scruta quelques secondes les différents bocaux, puis en saisit un, empli d'un mélange de fleurs violettes et de feuilles.

Sans un mot, le visage impassible, elle sortit une casserole, la remplit d'eau, puis la posa sur le feu. Je m'assis sur le comptoir de la cuisine. Grand-mère écrasa les plantes et les jeta dans l'eau.

— Pourquoi n'arrives-tu pas à dormir ? me demanda-t-elle en m'observant.

— Ça fait plusieurs nuits que je fais le même cauchemar…

Je m'arrêtai, la préparation commençait à dégager une odeur de liquide vaisselle.

— Qu'est-ce que tu me prépares ?

— Une infusion à base de valériane et de lavande. Elle chassera les démons de ton esprit avant de t'endormir.

Grand-mère essuya ses mains.

— Les démons de mon esprit ? Tu penses que j'ai des démons dans mon esprit ? répétai-je en écarquillant les yeux.

Ça expliquerait cette dernière semaine.

— C'est une façon de parler, soupira-t-elle.

— Oh.

Elle remua la préparation.

— Et toi, pourquoi es-tu debout à trois heures du matin ?

— J'ai vu que tu avais besoin d'aide.

Je crois que je vous dois une explication. Quand Grand-mère disait « j'ai vu », elle ne voulait pas dire qu'elle m'avait littéralement vue. Ça signifiait qu'elle avait eu une prémonition.

— Depuis combien de temps fais-tu ce cauchemar ?

— Environ une semaine. C'est à propos de la soirée d'Halloween…

J'hésitai à mentionner cette créature qui me terrifiait. N'avais-je pas passé l'âge d'avoir peur des monstres ?

— Est-ce que c'est normal de faire le même rêve toutes les nuits ? demandai-je plutôt.

— Ce n'est pas commun, mais ça peut arriver avant un événement qui nous préoccupe. Il y a quelque chose à cette soirée qui t'inquiète ?

Elle avait une main sur la taille et l'autre qui continuait à touiller la préparation.

— Non, je ne crois pas.

Je me mordis la lèvre. La vision de ces orbites rouges comme le sang ne quittait pas mon esprit. Il serait facile d'interroger Grand-mère à ce sujet, après tout, elle avait connaissance de mes terreurs nocturnes de l'époque, mais je craignais sa réaction.

Nous ne parlions jamais de ce qu'il s'était passé cette nuit-là. C'était comme un accord silencieux conclu entre tous les membres de la famille. Le souvenir était trop douloureux et rappelait que mon père reposait à l'hôpital. Pourtant, même si j'en comprenais la raison, j'étais souvent accablée par ces silences et ces non dits qui planaient dans l'air. Plus jeune, je n'avais aucun scrupule à poser sans cesse des questions. Des

questions auxquelles, la plupart du temps, seuls mon grand-père et Béatrice voulaient bien répondre. En grandissant, me heurter aux murs qu'avaient hissés Grand-mère et ma sœur autour d'elles m'avait lassée, et mon courage d'aborder les sujets délicats diminuait petit à petit. Je craignais qu'un jour, il n'en reste plus rien.

Cette nuit, il me paraissait important de poser la question qui me brûlait les lèvres. Ou peut-être était-ce l'heure tardive et la fatigue qui me donnaient le courage. Je gigotai sur le plan de travail, m'installant à mon aise.

— Grand-mère, tu te rappelles ces cauchemars que je faisais lorsque nous sommes arrivées ici avec Mel ?

Sa main se figea un instant, cessant de mélanger sa mixture, puis elle reprit d'une façon qu'elle s'efforça naturelle.

— Bien sûr. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Le rêve que je fais dernièrement me rappelle ces cauchemars. Alors…

Alors, je me demande si cette créature, que je vois sans cesse, est le démon qui a attaqué mes parents, si elle peut revenir nous faire du mal, si je me libérerai un jour de ces cauchemars… Voilà ce que je voulais dire, sans y parvenir.

Grand-mère, elle, semblait au contraire très bien saisir les choses que l'on ne prononçait pas à voix haute.

— Je ne peux que te dire ce que je te répétais lorsque tu étais enfant. Tu n'as rien à craindre de ce démon, Eddy, ton père s'en est débarrassé, même si cela lui a coûté sa vie.

Je la jaugeai un instant. Sur son visage, je captai tout le chagrin qu'elle tentait toujours de dissimuler.

— Il est mort ? demandai-je, voulant être certaine que ce démon ne reviendrait pas me hanter.

— Les démons ne peuvent pas mourir, répliqua-t-elle.

Quel propos rassurant.

Grand-mère attrapa une tasse, y versa le contenu de la casserole, avant de me la tendre. Je sirotai une gorgée et grimaçai : un arrière-goût désagréable de terre coula dans ma gorge. Cette tisane était franchement dégoûtante.

— Il n'y a pas un sort pour m'endormir instantanément plutôt ?

Ma grand-mère me jeta un regard réprobateur. Elle détestait lorsque l'on suggérait d'utiliser la magie par facilité. À contrecœur, je bus à nouveau une gorgée.

— Et si la tisane ne me calme pas ?

— La tisane est efficace, Eddy. Si tu la bois en entier.

Elle mit la casserole et les ustensiles dans l'évier.

— Si ce cauchemar persiste, viens me voir au cabinet, ordonna-t-elle.

Elle déposa un baiser au sommet de mon front de ses lèvres froides et quitta la cuisine sur ces mots. Je pris mon courage à deux mains avant d'engloutir la tisane. Je regagnai ma chambre, ravie de me glisser sous la couette.